

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Entre non-sens et langage

Gaëtan Brulotte, *La contagion du réel*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2014, 149 p.

David Dorais



Numéro 123, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78493ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2015). Compte rendu de [Entre non-sens et langage / Gaëtan Brulotte, *La contagion du réel*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2014, 149 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (123), 91–95.

les recueils précédents, où la concision extrême condense les possibilités jusqu'à l'implosion.

*Ce côté-ci des choses* a eu une gestation plus longue que les autres recueils, mais le lecteur sera récompensé de son attente. Il y fera à coup sûr l'expérience de la littérature et de ses exigences. Bergeron nous confirme qu'il pratique encore et toujours la nouvelle avec une rare intensité.

**Nicolas Tremblay**

### **Entre non-sens et langage**

Gaëtan Brulotte, *La contagion du réel*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2014, 149 p.

DEPUIS son premier recueil de nouvelles aux accents kafkaïens (*Le surveillant*, 1982, prix Adrienne-Choquette et prix France-Québec), Gaëtan Brulotte n'a eu de cesse, dans ses œuvres de fiction, de scruter les limites reculées de l'existence. Comme le personnage de Giovanni Drogo dans *Le désert des Tartares* de Dino Buzzati, Brulotte se tient à la frontière du domaine balisé et signifiant de la civilisation et des contrées de l'absurdité. Le regard se portant loin au-dessus de la muraille, il semble chercher à voir venir les menaces : ce qui ôte du sens à nos existences, rendant incompréhensible ce qui paraissait simple et clair.

Pourtant, chez Brulotte, il est permis de douter que le monde humain offre un appui solide. À y regarder de plus près, le titre de son plus récent ouvrage, *La contagion du réel*, prête à interprétation : est-ce que la contagion attaque le réel (alors infecté par l'absurdité), ou n'est-ce pas plutôt le réel lui-même qui, virulent, se diffuse et corrompt tout sur son passage ? Si l'on se fie au sens du mot *contagion* (transmission, propagation, contamination), seule la deuxième possibilité s'avère la bonne : le réel est bel et bien un agent pathogène qui répand son poison.

Un renversement s'opère. Du *Désert des Tartares*, on passe à *L'exil et le royaume*. Dans la première nouvelle de



ce recueil de Camus, « La femme infidèle », on retrouve une même scène de guet que chez Buzzati : sur le chemin de ronde d'un fort perdu au fin fond de l'Algérie, une femme contemple, de nuit, le désert qui s'étend sous ses yeux. Le symbolisme des lieux reste le même : le fort représente le domaine de l'homme et le désert, celui de l'absurde. Mais les valeurs qui leur sont prêtées s'inversent. Chez Camus, la construction humaine est un leurre, une illusion : le désert constitue la réalité. Voici ce que la femme découvre : le réel consiste en l'absurdité, celle-ci en constitue l'étoffe. Comme Meursault, la femme « s'ouvre à la tendre indifférence du monde ». Ainsi, le véritable « royaume », celui auquel appartient l'homme, sa patrie naturelle, c'est l'absence de signification. L'« exil », volontaire, consiste à rejeter l'absurde pour épouser le monde humain, et non le contraire. De même, chez Brulotte, le simulacre d'organisation édifié par l'homme se fait ronger par la réalité, qui en jette à terre les échafaudages. Une inquiétude parcourt le recueil : le domaine de la réalité ne serait-il pas déjà en train de se rouiller et de céder ?

*La contagion du réel* peut se diviser en trois sections. La première regroupe des nouvelles qui mettent en scène des situations en apparence banales, mais qui basculent dans l'étrange. L'humour apparaît parfois dans ces histoires. La plus réjouissante, « L'auberge désirable », montre un petit couple se rendant dans un *bed and breakfast* pour une fin de semaine champêtre. D'abord plein de bonne volonté, le mari remarque peu à peu que ce qu'on leur a vendu sous des noms poétiques n'est en réalité que des lieux délabrés. La « suite grand confort » s'avère « une chambre de motel bas de gamme, sombre, empestant la cigarette et décorée sans aucun sens esthétique avec un mobilier plus que rudimentaire ». L'« immense parc boisé avec abondance de fleurs enivrantes » n'est qu'un jardinet aux buissons épineux et aux arbres sillonnés de fourmis. La « table gastronomique » offre glace au persil et îles flottantes truffées de grumeaux. Comble de l'aberration, l'épouse ne cesse de s'extasier devant tout le luxe qu'elle découvre avec enchantement. Comme

dans le cas du roman *La moustache* d'Emmanuel Carrère, où un homme s'étant rasé la moustache se fait dire par sa femme qu'il n'en a jamais porté, le lecteur se demande qui a raison et qui est de mauvaise foi. Impossible de trancher. Le récit ne peut résoudre la différence d'interprétation et laisse le lecteur dans la perplexité. D'ailleurs, la fusion entre le trivial et l'incohérent que présentent « L'auberge désirable » et les autres nouvelles de la première section rappelle *La cantatrice chauve*. La conversation des Smith sur les pommes de terre trouve un écho chez Brulotte quand celui-ci décrit de manière fastidieuse une recette complexe qui aboutit à un plat sans charme et d'apparence fade, le riz de pommes de terre.

La deuxième section m'a semblé la moins réussie. Elle s'ouvre sur « La nouvelle barbarie » : un jeune délinquant agresse de vieilles personnes dans la rue, sans raison, et se trouve à peine inquiété par la police. Il s'agit ici d'une dénonciation de certaines plaies de la société actuelle : manque de civilité, indifférence, violence, cynisme, laisser-aller. Les nouvelles qui suivent donnent elles aussi dans le réquisitoire : contre le traitement insensible des patients à l'hôpital, contre la technologie génétique qui brouille l'identité en produisant des clones, contre le jargon administratif qui camoufle les compressions et la course à la rentabilité. Sans doute ces causes sont-elles valables, mais les textes à thèse ne font pas les meilleures productions littéraires. Alors que la première section jouait sur la finesse, l'équivoque, l'humour, le décalage, la deuxième contient des compositions rendues unidimensionnelles par leur visée morale, voire moralisatrice. L'ironie est parfois utilisée, comme dans « La géniale invention du docteur Austherr », où l'on feint d'admirer un style de gestion qui mise sur les fusions et la précarité d'emploi, mais j'ai tout de même senti dans ces textes une inféodation du littéraire au sociopolitique.

D'une tout autre teneur, bien plus ambitieuse et réussie, est la troisième section. Cette fois, le langage devient l'enjeu de la réflexion. À quels jeux se prête-t-il ? À quelle vérité peut-il atteindre ? Quelle réalité parvient-il à cerner ? Est-il 93

lui aussi victime de la « contagion du réel » ? Y a-t-il un au-delà du langage ? Et d'abord, possède-t-on même la langue que l'on parle ? Ne serait-elle pas en train de nous échapper ? La question se lisait déjà en filigrane dans les sections précédentes : des formules sirupeuses permettaient de camoufler le délabrement de « l'auberge désirable » ou le galimatias administratif servait de paravent à une odieuse exploitation des travailleurs. Le langage constituait un outil de manipulation et de puissance, voire de violence. Le danger de perdre la maîtrise de notre instrument de pensée se manifeste aussi, et cette fois explicitement, dans « De Babel à jingle ». Un poète déplore que les slogans commerciaux, enregistrés, déposés, protégés par des droits d'auteur, confisquent les mots, bien commun, en les privatisant. Il annonce : « Si cela continue, un jour nous ne pourrons peut-être plus ouvrir la bouche sans avoir à demander une licence d'usage et sans risquer des procès. » Il décide donc de pratiquer la subversion en composant un poème uniquement à partir de slogans. Ironiquement, ce poème vante la liberté, la passion, la conquête des sommets et l'accomplissement personnel !

La dernière section donne lieu à des expérimentations formelles. « À voix basse » relève le défi d'évoquer, dans le langage inaudible de l'écriture, tous les sons qui ravissent l'âme d'une « écouteuse maniaque » : cloches de cathédrale, union de la mer et du violoncelle, silence mystérieux du crépuscule. Dans « Cent jours avec Caroline », Brulotte se livre à l'exercice du centenier, genre qu'il a inventé et qui consiste à construire le texte à partir d'un module centésimal : cent mots, cent phrases, cent actions, cent points de vue, etc. Ici, il s'agit de décrire cent jours passés avec une femme libre d'esprit et voyageuse.

Brulotte s'attache également à cerner les limites du langage en se penchant sur sa relativité : entre un énoncé et un autre, un type d'écrit et un autre, où se trouve la vérité ? Une nouvelle tente de recréer la trajectoire et la personnalité d'un auteur grâce à des documents épars récupérés après sa mort.

projets qu'il a abandonnés, de cinquante substantifs qui le décrivent, de ses objets fétiches, des rues où il a habité... En définitive, est-on beaucoup plus avancé ? La mosaïque de discours arrive-t-elle à recréer la personne disparue ? Une autre nouvelle est formée uniquement de répliques. Le lecteur est exposé à une polyphonie de propos admiratifs devant les peintures rupestres de Chauvet. À propos de ces œuvres énigmatiques, une diversité d'interprétations se superposent, sans qu'aucune l'emporte.

Le dernier texte du recueil évoque le dernier essai de Montaigne. De la même manière que, à la fin de cette gigantesque entreprise de paroles, d'interrogations et de doutes que sont les *Essais*, la pensée de l'auteur penche vers une sagesse pratique ancrée dans la jouissance paisible du corps, le livre de Brulotte se conclut sur un « Clair de chair » où est célébrée la satisfaction physique, non pas véhémence, mais calme, heureuse, tranquille. Les plaisirs simples, rassis et subtils comme la promenade, voire une coupe de cheveux, favorisent la tranquillité de l'âme, soutient-il. Ce texte, un essai en lui-même, récuse le dualisme et plaide pour une unification de l'être humain. Au corps et à l'esprit se joint même un troisième terme, la littérature, qui leur donne plus de profondeur. Celle-ci permet que l'existence, à travers les mots, atteigne son plein épanouissement : il s'agit d'« investir de beauté chaque moment de la vie quotidienne avant de la restituer en écriture, à moins de considérer l'art d'écrire comme constituant déjà un effort de dépassement qui ajoute de la beauté, et donc du sens, à la vie ». Art de vivre et art d'écrire ne font qu'un, et cette union représente l'admirable manifestation d'un humanisme authentique.

**David Dorais**